

« La société moderne face au défi technologique : la mégamachine et le destin »

Serge Latouche

Études internationales, vol. 29, n° 3, 1998, p. 669-681.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/703923ar>

DOI: 10.7202/703923ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ESSAI

La société moderne face au défi technologique : la mégamachine et le destin¹

Serge LATOUCHE*

« Pour un ouvrage qui invitait à un peu de lucidité, il y en avait vingt qui faisaient l'éloge du *tout à la machine*. Paradoxalement, beaucoup de réflexions qui se voulaient critiques finissaient par renforcer le culte du progrès technique. Car leurs auteurs, craignant de passer pour des obscurantistes, évitaient de pousser trop loin leurs analyses. Prudemment, pratiquant la « langue de bois » si chère aux élites du xx^e siècle, ils concédaient que la technique, en soi, n'était ni bonne ni mauvaise. La volte-face s'opérait facilement : après avoir signalé les dangers d'une mécanisation abusive, ils expliquaient que la *Technique* n'était pas une force autonome. Celui qui commandait, celui qui faisait les choix, c'était l'homme. Il fallait donc, très logiquement, s'abstenir de remettre en cause la technique elle-même ; le seul problème, humainement et socialement, concernait les utilisations auxquelles elle se prêtait. »

Pierre Thuillier²

La mission des sciences sociales, telle que je l'entends, est d'abord de comprendre le monde dans lequel on vit. Me rattachant à la conception du philosophe Cornélius Castoriadis, cela signifie, comprendre comment ce monde est institué dans l'imaginaire³. Or comme notre imaginaire moderne est complètement « colonisé » par l'économie et la technique, je conçois le rôle de

* Professeur à l'Université de Paris XI, France.

1. Ce texte est celui d'une conférence faite à l'Université Laval en avril 1998, par Serge Latouche, professeur invité. Il constitue une présentation de ses deux derniers ouvrages : *La mégamachine. Raison techno scientifique et mythe du progrès* Paris, La Découverte/MAUSS, 1995 et *Les dangers du marché planétaire* Paris, Presses de sciences po, 1998.
2. Pierre THUILLIER, *La grande implosion. Rapport sur l'effondrement de l'Occident 1999-2002*, Paris, Fayard, 1995, p. 267.
3. Cornélius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

l'intellectuel critique, non pas comme un *chien de garde* des pouvoirs en place, prenant son parti du monde tel qu'il est et contribuant à le faire fonctionner, mais comme un travail d'éclairage ou de *déconstruction*. Nous sommes dans la situation d'Œdipe face au sphinx de Thèbes, ou nous résolvons l'énigme de la modernité ou nous serons dévorés par elle.

Déconstruire la modernité, au sens heideggerien du terme, c'est d'abord *déconstruire* l'économique, démonter la dynamique socio-économique de l'humanité contemporaine – et par exemple, l'actuel processus de mondialisation/globalisation – et décrypter sa signification profonde. C'est aussi *déconstruire* le technique, dont Heidegger nous dit (à tort ou à raison) qu'il est l'essence même de la modernité.

Toutefois, je ne suis ni technicien, ni technologue. La seule technique que j'ai un peu maîtrisée et enseignée, la comptabilité, n'est pas une technique *dure*, et d'ailleurs, je me suis empressé de l'oublier. Je ne peux donc pas me considérer ni comme un spécialiste de la technique, ni même comme un philosophe de la technique. Surtout, plus j'ai poussé mes recherches sur le phénomène technicien, moins je croyais à l'unité, ni à la pertinence conceptuelle de la technique en tant que telle. Et cela, non seulement pour les raisons mises en avant par Heidegger, Ellul et leur disciple commun Gilbert Hottois, à savoir la spécificité technicienne de la modernité, mais aussi parce que, pour moi, la technique est toujours articulée au culturel, à l'économique et au politique. Bref, toute ma réflexion est centrée sur la société et c'est ce qu'indique en fait la référence à la mégamachine.

Lewis Mumford, en effet, nous a appris que la plus extraordinaire machine inventée et construite par l'homme n'était autre que l'organisation sociale⁴. La phalange macédonienne, l'organisation de l'Égypte pharaonique, la bureaucratie céleste de l'empire des Ming sont des « machines » dont l'histoire a retenu l'incroyable puissance. L'empire d'Alexandre et l'empire romain, fondés sur la légion qui a systématisé l'organisation inaugurée en fait par les Thébains d'Épaminondas, ont durablement bouleversé les destins du monde ; les pyramides d'Égypte étonnent encore l'homme du xx^e siècle ; et la grande muraille de Chine reste à ce jour la seule construction humaine visible de la lune. Dans ces organisations de masse, combinant la force militaire, l'efficacité économique, l'autorité religieuse, la performance technique et le pouvoir politique, l'homme devient le *rouage* d'une mécanique complexe atteignant une puissance quasi absolue : une *mégamachine*. Les machines simples ou sophistiqués participent au fonctionnement de l'ensemble et en fournissent le modèle. Les machineries mécaniques ne peuvent se développer qu'au sein d'une telle mégamachine, et c'est ce qui s'est passé, déjà, pour celles que je viens d'évoquer. Pensons à Vitruve, l'ingénieur de César et bien sûr, à ce qui s'est passé chez nous avec le taylorisme et le fordisme...

4. Lewis MUMFORD, *Le mythe de la Machine*, Paris, Fayard, 1974.

Les « temps modernes », dont Chaplin nous a donné l'inoubliable spectacle cinématographique, ont sans doute franchi une étape nouvelle et décisive dans ce processus de montée en puissance. Walter Rathenau, dans l'Allemagne de Weimar, parlait judicieusement de la « mécanisation du monde⁵ ». Ure, dans *The Philosophy of Manufactures*, cité par Marx et Mumford, parle de l'usine de la grande industrie comme du « grand automate ». L'essentiel est dans « la distribution des différents membres du système en un corps coopératif, faisant fonctionner chaque organe avec la délicatesse et la rapidité voulues, et par-dessus tout dans l'éducation des êtres humains pour les faire renoncer à leurs habitudes décousues de travail et les faire s'identifier à la régularité invariable d'un automate⁶ ». Cinéastes, artistes et écrivains de l'entre-deux guerres se sont ingéniés à annoncer l'ère nouvelle, l'ère technique. Parmi les témoignages les plus saisissants citons le *Métropolis* de Fritz Lang, *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley ou le *1984* de George Orwell. En ce temps-là, le monde fasciné ou horrifié a vu se mettre en place trois mégamachines : l'usine fordiste avec la chaîne de montage, la machine de guerre et d'extermination du régime nazi, le socialisme bureaucratique combinant, selon la formule de Lénine, les soviets et l'électrification. Au sein de ces mégamachines, l'individu n'est plus une personne, ni moins encore un citoyen. Il n'est plus qu'un rouage pris dans la gigantesque horlogerie du système. Si ces trois mégamachines se sont effondrées comme des colosses aux pieds d'argile, les mécanismes plus subtils du marché mondial sont en train d'enclencher sous nos yeux les différents engrenages d'une mégamachine aux dimensions planétaires : la *machine-univers*. Sous le signe de la main invisible, techniques sociales et politiques (de la *persuasion clandestine* de la publicité au *viol des foules* de la propagande, grâce aux autoroutes de l'information et aux satellites des télécommunications...), techniques économiques et productives (du toyotisme⁷ à la robotique, des biotechnologies à l'informatique) s'échangent, fusionnent, se complètent, s'articulent en un vaste réseau mondial mis en œuvre par des firmes transnationales géantes (groupes multimédias, trusts agro-alimentaires, conglomerats industrialo-financiers de tous les secteurs) mettant à leur service États, partis, sectes, syndicats, ONG, etc. L'empire et l'emprise de la rationalité techno-scientifique et économique donnent à la mégamachine contemporaine une ampleur inédite et inusitée dans l'histoire des hommes. Surtout, à la différence des précédentes, cette mégamachine globale n'a d'autre finalité qu'elle-même. Elle transforme quasiment les hommes en rouages à fabriquer des rouages.

5. PIETRO BARCELLONA, *Dallo Stato sociale allo Stato immaginario, Critica della « ragione funzionalista »*, Torino, Bollati Boringhieri, 1994, p.27. Oswald SPENGLER reprend l'expression « mécanisation du monde » en 1931, dans *L'homme et la technique*, trad. française, Paris, Gallimard, 1958, p. 143.

6. Cité par Jean-Pierre SÉRIS, *La technique*, Paris, PUF, 1994, p. 183.

7. Dans le jargon des spécialistes, le toyotisme désigne le type d'organisation scientifique du travail à la japonaise, basée sur les cercles de qualité, la qualité totale du premier coup et les six zéros (zéro panne, zéro papier, zéro stock, zéro délai, zéro défaut, zéro état d'âme) mis en œuvre par la firme automobile Toyota.

La présente réflexion porte donc sur la société. Sur la société comme machine, certes, mais sur l'organisation technicienne des hommes avant tout. Toutefois, il ne s'agit pas de la société en général, de n'importe quelle société, mais de la société moderne, de la modernité. Si le technique y occupe une place centrale, cela tient surtout au fait qu'il est la forme en laquelle s'incarne le mieux l'imaginaire du progrès et que celui-ci joue un rôle structurant dans la modernité. Selon la croyance au Progrès, en effet, l'accumulation de savoir, le perfectionnement des techniques, le développement des forces productives, l'accroissement de la maîtrise de la nature sont indiscutablement de *bonnes* choses. Dès lors, tout est fait pour que les connaissances se transmettent et s'entassent, que les résultats du développement puissent se mesurer, se comparer, et, bien sûr, se poursuivre. En conséquence, on va se donner des échelles grâce auxquelles l'accroissement indéfini devient possible et pertinent. Cela suppose nécessairement la conviction que la « marche en avant » est toujours une amélioration, qu'il s'agit d'une chose belle et bonne, et que, réciproquement, ce qui est bon ne peut être que ce qui progresse. L'éthique se transforme alors insensiblement. L'utile devient le critère par excellence du bon, car le bien-avoir mesurable est identifié au bien-être, lui-même forme sensible du bonheur. L'utile c'est précisément ce que les techniques permettent de fabriquer ou de mettre en œuvre. Et on assiste à un glissement subreptice des valeurs en celles que la technoscience « fabrique ». Par exemple, les valeurs citoyennes de liberté égalité, fraternité ont tendance à être remplacées par l'hypervie grâce à la médecine et aux prothèses, l'hypercommunication grâce à internet et autres gadgets médiatiques, l'hypersécurité grâce aux caméras de vidéo surveillance ou aux satellites⁸. Toutes ces choses sont peut-être bonnes, mais elles ne peuvent être jugées bonnes en soi qu'à l'intérieur de cette même croyance au progrès.

Les principaux traits qui résultent de cet angle d'attaque me paraissent être : L'absence d'unité du phénomène technicien, les antinomies de la rationalité, le rejet de la fatalité technique.

I – L'absence d'unité du phénomène technicien

Soutenir l'absence d'unité du phénomène technicien amène à prendre le contre-pied de toute une tradition évolutionniste de l'histoire des techniques et à se séparer d'un courant de philosophie de la technique prestigieux représenté en France, par exemple, par Gilbert Simondon, Dominique Bourg, Franck Tinland ou Jean-Pierre Sérís⁹.

8. André VITALIS, in Jacques PRADES, *Bernard Charbonneau : une vie entière à dénoncer la grande imposture*, Toulouse, Erès, 1997.

9. Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier-Montaigne, 1958 ; Jean-Pierre SÉRIS, *op. cit.*

Il n'y a pas d'unité transhistorique et universelle de la technique. Parler de technique dans les sociétés non occidentales, en particulier, me paraît à la limite de l'ethnocentrisme ou de l'*occidentalocentrisme*. Pour dire les choses de façon caricaturale et schématique, dans les sociétés pré-occidentales, précapitalistes, pré-industrielles, bref pré-modernes (tout cela est à peu près équivalent), on peut transposer à l'instance technique l'analyse que fait Karl Polanyi dans « La grande transformation » à propos de l'instance économique¹⁰. Le technique est totalement (ou presque totalement) enchâssé (*embedded*) dans le social. L'anthropologue rencontre la culture comme totalité, et presque pas le technique ni l'économique comme tels. Cela ne veut évidemment pas dire, qu'il n'y a pas d'outils, ni de pratiques instrumentales dans les sociétés anciennes (L'*homo* est d'abord *homo faber*, voire *habilis*...), comme il y a des pratiques de production/consommation (les gens se nourrissent...), mais ces pratiques ne sont pas autonomisées; elles ne constituent pas une sphère à part, valorisée comme telle. Encore en Grèce ancienne, la *technè* désigne aussi bien l'art du forgeron et du potier que celui de l'aède ou du magicien, mais pas la « technique » de l'agriculteur, ni du guerrier ou du politicien¹¹...

Dans la société moderne, à l'inverse, on ne rencontre que du technique et de l'économique, et presque pas ou presque plus de culture. Celle-ci est réduite au folklore ou reléguée dans les musées... Pour autant, présenter, comme il est d'usage, la techno-économie comme l'*autre* de la culture est fallacieux, car la technique et l'économie sont *notre* culture, ou son tenant lieu. C'est-à-dire ce qui donne sens à notre vie sur terre, ce qui constitue notre milieu. Encore qu'il s'agisse d'une culture très particulière, proprement *culturicide* et qui fonctionne à l'exclusion (alors que toute culture a un rôle intégrateur), donc une anti-culture et aussi largement une *inculture*.

Cette différence de la place de la techno-économie dans les sociétés non occidentales et dans la modernité explique la situation quasi insoluble dans laquelle se trouve l'expert en développement. Confronté à des sociétés qui utilisent ce que nous appelons des « techniques traditionnelles » et qui sont plongées dans la modernité, il est pris dans un dilemme sans issue. S'il se fait ethno-technicien, il échoue comme développeur, mais symétriquement, s'il se fait modernisateur aveugle, il échoue encore en violant le milieu et en provoquant sa résistance et son sabotage conscient ou inconscient. *La greffe technologique* ne prend pas car la plante est d'une autre espèce que le greffon. Comment faire le choix des techniques dans ces conditions? Doit-on partir de la raison culturelle ou de la rationalité économique? Peut-on concilier les deux? Même le choix de technologies « appropriées » ou intermédiaires (entre

10. Karl POLANYI, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983.

11. Voir « Le travail et la pensée technique », et « Remarques sur les formes et les limites de la pensée technique chez les Grecs », in Jean-Pierre VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspero, 1965, tome 2.

les techniques *autochtones* et la technique de pointe) n'est pas vraiment satisfaisant. Il permet rarement de répondre aux contraintes de la mondialisation et aux défis de la compétitivité transnationale. Il ne prend pas pleinement en compte non plus les valeurs non techniques de la culture locale.

En réfléchissant à partir d'une définition transhistorique subtile de la technique, comme celle d'André Leroy-Gourhan, à savoir, la technique comme ensemble des relations entre l'homme, l'outil et le milieu, mis en oeuvre à propos des opérations de production, on s'aperçoit vite que les relations entre les hommes et les relations entre les hommes et le milieu enchâssent totalement les relations entre l'outil et la matière à transformer et vident la technique de tout contenu technique¹²...

Citons quelques exemples de méconnaissances grossières des données culturelles, fréquentes dans les projets de développement. Hommes et femmes ont des tâches spécifiques importantes. La plupart des projets de développement ruraux en Afrique Noire s'adressent aux hommes, avec des encadreurs hommes, alors que les femmes ont souvent un rôle essentiel dans leur mise en oeuvre. À cela s'ajoute le présupposé ethnocentriste que la cellule familiale fonctionne comme le couple européen quant à la prise en charge des dépenses du ménage¹³. Or les projets vont modifier les ressources dont disposeront les deux groupes sans que l'on se préoccupe de rétablir l'équilibre ou de remédier aux problèmes que va entraîner le déséquilibre. Cela engendre la frustration des victimes et peut aller jusqu'au sabotage insidieux du projet.

La méconnaissance du fonctionnement des pouvoirs réels lignagers ou néo-claniques dans les sociétés africaines est aussi une source de malentendus et d'échecs pour les actions les mieux intentionnées¹⁴. Les rapports aînés/cadets se retrouvent parfois jusque dans les entreprises les plus modernes et dans l'administration derrière la façade de l'organisation mimétique à l'occidentale. Le résultat de tout cela est que l'Afrique est un véritable cimetière de projets où abondent les éléphants blancs, les cathédrales dans le désert et les projets safari¹⁵...

Quelle est alors la spécificité technicienne de la modernité ?

On peut la saisir de trois façons plus complémentaires que vraiment concurrentes : comme technoscience, comme émancipation du rationnel, comme société technicienne.

12. André LEROY-GOURHAN, *Le geste et la parole*, tome 1, *Technique et langage*, tome 2, *La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1965.

13. Sur ce point, voir Isabelle DROY, *Femmes et développement rural*, Paris, Karthala, 1990.

14. Emmanuel NDIONE en donne de nombreux exemples dans son livre, *Dynamique urbaine d'une société en grappe*, Dakar, Sénégal, ENDA, 1987.

15. Finalement, on rejoint sur ce point la formule de Bruno Latour : « La science et la technique ne sont que la politique poursuivie par d'autres moyens ». Bruno LATOUR, *Le Prince : Machines et machinations*, Paris, L'Harmattan, Futur antérieur, n° 3, 1990.

La technoscience, renvoie plus particulièrement à l'analyse de Gilbert Hottois, dans « Le signe et la technique¹⁶ ». C'est le double processus de *technicisation* de la science et de *scientifisation* de la technique caractéristique du monde contemporain. Si ce double processus est perçu et assez largement reconnu depuis quelques décennies, il est récent dans les faits, il est conçu dès les origines de la modernité par les « ingénieurs de la renaissance » et connaît dès cette époque un commencement de réalisation¹⁷. Pensons à Brunelleschi, aux hydrauliciens de Sienne, et bien sûr à Léonard de Vinci. Il est vrai, toutefois qu'encore au XIX^e siècle, les techniciens sont largement des bricoleurs de génie et les savants, des hommes de cabinet. Cependant, Francis Bacon anticipe parfaitement le débouché de la science sur la puissance. Car le savant moderne change fondamentalement d'attitude vis-à-vis de la nature dans le procès de connaissance. Il ne pense connaître vraiment la nature qu'en la refabriquant. Il manipule, démonte, invente et recombine ce qu'il étudie. Le *mécano* physique débouche naturellement sur le *mécano* génétique...

L'émancipation du rationnel renvoie à l'analyse magistrale de Max Weber qui y voit le trait caractéristique de la modernité. Celle-ci est bien le projet de construire la cité sur la seule base de la raison (en répudiant tradition, révélation et transcendance), mais d'une raison instrumentale et finalement quantifiante. Comme l'a montré Dominique Janicaud, dans « La puissance du rationnel », cette émancipation entraîne un véritable déchaînement du techno-économique avec l'émergence d'un processus de *potentialisation* infinie¹⁸. Cette situation entraîne à terme l'effondrement du politique auquel nous assistons. L'expertise remplace la citoyenneté, la technocratie se substitue silencieusement et insidieusement à la démocratie. Il n'y a plus d'enjeu, parce qu'il n'y a tout simplement plus de valeurs à débattre.

Ajoutons à cela que les soucis et les contraintes innombrables de la vie quotidienne de l'homme moderne détournent le citoyen devenu usager et consommateur passif, voire manipulé, de s'intéresser à la vie politique autrement que comme spectacle télévisé. La politique-spectacle a précisément pour fonction de faire survivre l'illusion du politique. Comme l'écrivait naguère, Romain Gary: « Dans cette immense machine technologique de distribution de la vie, chaque être se sent de plus en plus comme un jeton inséré dans la fente, manipulé par des circuits préétablis et éjecté à l'autre bout sous forme de retraité et de cadavre. Pour sortir de l'inexistence, ou bien, comme les hippies ou les sectes innombrables, on se regroupe en tribus, ou bien on cherche à s'affirmer avec éclat par le *happening* meurtrier, pour se « venger¹⁹. »

16. Gilbert HOTTOIS, *Le signe et la technique. La philosophie à l'épreuve de la technique*, Paris, Aubier, 1984.

17. Bertrand GILLE, *Les Ingénieurs de la Renaissance*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points Sciences, 1978.

18. Dominique JANICAUD, *La puissance du rationnel*, Paris, Gallimard, 1985.

19. Romain GARY, *Chien Blanc*, Paris, Folio, p. 158.

La société technicienne renvoie plus particulièrement à l'analyse de Jacques Ellul²⁰. Il s'agit d'une société dans laquelle la technique n'est plus un moyen mais une fin en soi. C'est le *cyclodrome* du rasoir électrique de Nicholas Georgescu-Roegen²¹. On invente un rasoir électrique pour gagner du temps afin de pouvoir travailler à la recherche d'un rasoir plus performant pour gagner encore plus de temps afin de chercher un rasoir plus rapide et ainsi de suite. Nous vivons dans la technique, de la technique et pour la technique. La technique transforme l'homme en outil de son propre développement. Nos pieds qui nous avaient été donnés pour notre pèlerinage sur terre, a coutume de dire Ivan Illich, sont atrophiés pour ne servir que d'outils pour pousser sur les freins ou l'accélérateur. C'est la mise en « dis-valeur » de l'homme et aussi la « disvaluation » des activités traditionnelles aussi. La technique est notre milieu comme la forêt est le milieu de l'homme du paléolithique. C'est pourquoi il serait aussi absurde pour nous de rejeter la technique que pour lui de brûler sa forêt. Le cœur de la société technicienne est donc constitué par le système technicien. Ce système est régi par des lois. La première loi, formulée depuis longtemps déjà par le physicien britannique Denis Gabor s'énonce : « Tout ce qui peut être découvert le sera ». Aucune considération éthique ou même financière n'entravera durablement la marche en avant de la technique. L'échec du moratoire sur la biogénétique illustre le premier point, la recherche spatiale le second.

Dans un climat de rivalité militaire ou économique exacerbé, la simple possibilité de découverte se transforme en impératif, aussi déraisonnable que cela soit, pour la simple raison qu'étant à la portée des autres, les puissances rivales ou les concurrents, soupçonnés d'avoir moins de scrupule, n'hésiteront pas à le faire.

La seconde loi : Tout ce qui est fait doit être utilisé. Même les gadgets les plus « inutiles » au départ, ce qui ne correspond à aucun besoin préalable identifié, comme la télé par câble ou Eurodisney en France, seront fabriqués et consommés de gré ou de force. On créera le besoin par la publicité en investissant ce qu'il faut, et on finira même par rentabiliser la chose...

II – Les antinomies de la rationalité

Logiques économiques, logiques techniques et logiques politiques sont largement complices et complémentaires, mais elles peuvent entrer en conflit. Le calcul économique inclut et englobe le calcul technique. Celui-ci consiste à rechercher le rendement technique le plus élevé (par exemple, pour un moulin à sucre, extraire le plus de jus pour un même poids de cannes). Cette recherche d'efficacité fait partie intégrante de la quête de rentabilité. Innover

20. Jacques ELLUL, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, A. Colin, 1954 ; *Le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977 ; *Le bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988.

21. Nicholas GEORGESCU-ROEGEN, *La décroissance. Entropie-écologie-économie*, Paris, Éd. Sang de la terre, 1995.

techniquement entre aussi dans la recherche de l'élargissement des marchés. Toutefois, la performance technique ne peut jamais être poursuivie pour elle-même. Son coût et le risque financier associé limitent la prise en compte du perfectionnisme technicien et même la prise du risque dans la recherche. D'un certain point de vue, le conflit est interne à la rationalité technicienne, puisque dans la société technicienne, tout est technique et que la politique et l'économie sont elles-mêmes transformées en techniques. L'oubli des fins dans une société *désenchantée* (Max Weber), conduit la rationalité à tourner à vide. Elle devient *déraisonnable*. La raison technique se trouve prise dans le cercle vicieux du *cyclodrome* du rasoir électrique. On peut aussi prendre l'exemple plus explicite d'un barrage hydroélectrique. Le sens ultime de la construction d'un tel barrage n'est pas la construction elle-même, ce qui serait absurde, mais la production d'électricité. À son tour, le sens ultime de la production d'électricité n'est pas l'électricité, mais le fait qu'elle servira à alimenter une usine de traitement d'aluminium, lequel servira à faire des avions qui serviront à transporter du matériel pour faire des barrages ou des bombes pour détruire les barrages...

La raison instrumentale conduit ainsi nécessairement à des antinomies. La rationalité ne peut jamais jouer que sur les moyens, puisqu'elle est par essence calculatrice. Les valeurs et les fins échappent à la quantification et à l'instrumentalisation. Si on prend les moyens pour seule fin, on introduit inéluctablement de l'irrationnel et souvent même du déraisonnable. On va contre le simple bon sens, comme la technocratie et l'économie moderne en fournissent tant d'exemples. Nourrir des vaches avec des carcasses de moutons contaminées par une maladie rendant le cerveau spongieux n'est pas vraiment conforme au plus élémentaire bon sens, mais ça peut rapporter gros à certains, quitte à coûter par la suite beaucoup à tous...

L'un des conflits les plus manifestes est celui entre l'efficacité technique et la rentabilité. Là encore, les exemples de trouvailles techniques performantes qui ne sont pas mises sur le marché parce que non rentables du point de vue du capital au niveau micro-économique sont légion; la Renault à moins de 2 litres au cent non commercialisée et le ralentissement des recherches sur le vaccin anti-sida par les laboratoires privés sont parmi les illustrations les plus récentes²². Un autre conflit célèbre, présenté comme interne à la raison économique, sous la forme plan ou marché, continue de travailler de façon lancinante la modernité; la programmation rationnelle est la procédure la plus performante dans l'abstrait pour tous les ingénieurs du social, mais l'optimum décentralisé du marché est plus *efficace* pour tous les économistes. Malgré le triomphe apparent et récent du «tout marché», après trois siècles d'un combat douteux, l'affaire n'est pas définitivement réglée d'autant que les

22. On a pu construire des prototypes expérimentaux faisant 1350 km avec 1 litre d'essence! (Maurizio PALLANTE, *Le technologie di armonia*, Torino, Bollati Boringhieri, 1994, p. 126. La suppression des crédits de recherche sur les remèdes au paludisme (voir l'appel de Dakar en avril 97) est une illustration plus récente encore.

énormes firmes transnationales fonctionnent de façon planifiée... Elles ne peuvent échapper à la logique des organisations. Si la programmation centralisée se donne les moyens de ses objectifs, l'efficacité de la mise en œuvre desdits moyens est freinée par la lourdeur de l'appareil technobureaucratique. Si, en revanche, on fait confiance à la main invisible, on renonce à tout objectif conscient autre que la recherche du profit, or celle-ci freine la marche de la technique et bloque parfois la machine économique elle-même provoquant crises économiques et krach financiers, engendrant chômage, misère, exclusion et sous-développement. Dans l'un et l'autre cas, rien ne vient donc garantir que le résultat sera tout simplement raisonnable.

Ainsi en est-il, enfin, de l'antinomie entre la logique macro-économique sur laquelle s'est construite la théorie keynésienne et la logique micro-économique de type néoclassique (Walras-Pareto). Toutes les deux sont vraies. Laquelle est la plus vraie? La question est rationnellement indécidable. On trouve un problème analogue dans la sphère purement technique, en raison du même sophisme de composition. Les progrès de l'automobile sont tout à fait contre-performants au niveau global, que ce soit en termes de vitesse (du fait de l'encombrement irrémédiable des voies de circulation) qu'en termes de coût (selon l'analyse de la contreproductivité de l'automobile faite par Jean-Pierre Dupuy et Ivan Illich²³). Dans tous les cas, la technique ne peut se passer des fins, qui lui sont par essence étrangères. Qui décide de produire A plutôt que B? Le consommateur? Bien, mais, qui décide de persuader le consommateur de consommer A plutôt que B? et l'on peut régresser *ad infinitum*. Les fins antinomiques de la richesse et de la puissance se disputent les enjeux, au gré des rapports de forces, laissant en outre peu de place à la poursuite de la justice qui devrait être au cœur de la vie sociale.

La rationalité politique (construire un droit rationnel, une justice rationnelle, un État rationnel, etc., dans le sens d'un système calculable comme en économie) se heurte au conflit entre l'universel et le mondial, tel que l'identifie le sociologue Jean Baudrillard²⁴. Le politique rationnel ne peut évacuer les valeurs, il ne peut que les universaliser: Droits de l'homme, démocratie, etc. L'universel représente ainsi le volet des Lumières destiné à l'*émancipation* de l'homme. Dans le même temps, le déchaînement de la raison économique et technique détruit cet universalisme-là. « La mondialisation des échanges, écrit Baudrillard, met fin à l'universalité des valeurs. C'est le triomphe de la pensée unique sur la pensée universelle. » La mondialisation est donc le revers de la médaille, c'est l'exploitation et l'asservissement de la nature et, finalement, de l'homme lui-même.

23. Jean-Pierre DUPUY et Jean ROBERT, *La trahison de l'opulence*, Paris, PUF, 1976. « Passée certains seuils critiques de développement, la production devient un obstacle à la réalisation des objectifs qu'elle est censée servir: la médecine détruit la santé, l'école abêtit, le transport immobilise et les communications rendent sourd et muet », Frédéric VANDENBERGHE « Une histoire critique de la sociologie allemande » Paris, La Découverte/MAUSS, 1997, p. 38 (il s'agit d'un résumé de ILLICH, *Nemesis médicale. L'expropriation de la santé*, Paris, 1975, Seuil, ch. 3).

24. Jean BAUDRILLARD, « Le mondial et l'universel », *Libération* du 18 mars 1996.

III – Le rejet de la fatalité technique

Je ne rejette pas néanmoins l'analyse de la société technicienne de Jacques Ellul. Cela m'amène à soutenir le caractère *infernal* de la mégamachine, en dépit des antinomies de la rationalité qui la traversent. Cette analyse est *pessimiste* (mais pas nécessairement apocalyptique) quant à l'avenir de notre société. *Ma* mégamachine techno-économique, en effet, échappe à toute régulation. La transnationalisation économique, technique, culturelle a enlevé, à l'instance sociétale des temps modernes, à savoir l'État-nation, quelque maîtrise que ce soit sur les événements et les évolutions. En outre, l'utilisation agressive et forcenée de la nature a un impact destructeur terrifiant sur l'écosystème. Quarante hectares de forêt disparaissent par minute, un demi-million de cobayes sont sacrifiés chaque jour à la science, une espèce végétale ou animale disparaît toutes les heures. Aux menaces sur la biodiversité, à la disparition des richesses naturelles, s'ajoutent l'invasion des déchets, les pollutions globales de toute nature. La planète est cernée de toute part par les sous-produits délétères de la modernité. Le dernier gadget idéologique proposé par les experts, le développement durable est un magnifique exemple de cette figure de style que les rhétoriciens appelle un *oxymoron*, c'est-à-dire une contradiction dans les termes.

À cela s'ajoute le fait que cette mégamachine mondialisée fonctionne à l'exclusion massive des perdants. Elle est profondément injuste. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le constater chaque jour.

Il résulte de tout cela que l'on est engagé dans une impasse. On a affaire à un bolide désormais sans pilote, sans frein et sans marche arrière, et qui fonce à toute allure. La force des choses implique que cet engin fou finisse rapidement par rencontrer un mur ou un précipice. C'est « la grande implosion », prophétisée par Pierre Thuillier²⁵.

Alors ? « Seul un Dieu peut encore nous sauver » comme le disait Heidegger dans « La question de la technique » ? Encore une fois, ce n'est pas la technique en tant que telle qui fait l'objet de ma réflexion mais la société moderne. C'est elle qu'il s'agit d'évaluer ainsi que ses chances de survie ou de reconversion. Je m'efforce d'éviter toute *technolâtrie* comme toute *technophobie*, entreprise difficile, impossible sans doute, du fait que nous vivons dans la technique et que nous l'avons sacralisée. Toutefois, à la différence de Heidegger et de Gilbert Hottois, je ne considère pas la technique comme un *fatum*. Le *Gestell*, l'arraisonnement heideggerien, est certainement un *gefahr*, un danger, ce n'est pas un *geschick*, un destin. Nous pouvons infléchir encore notre destin et refuser ce *règne* technique qui, selon Hottois, doit advenir après le règne végétal, le règne animal et le règne humain. La fin de l'histoire humaine par avènement de l'ère technique n'est qu'une des formes possibles de la fin de l'homme. La prégnance de la technique sur l'homme contemporain est extrême. La technique constitue le milieu indiscutable de l'homme moderne.

25. Pierre THUILLIER, *op. cit.*

Jouet fascinant, source de jubilation technoscientifique pour le savant, instrument de pouvoir pour le bureaucrate, vecteur de richesses pour le producteur, prothèse indispensable pour tous. Qu'on le veuille ou non, on ne peut s'en passer.

Ellul dénonçait un totalitarisme technicien conduisant à une société totalitaire. La société technicienne est poussée certainement à s'enfermer totalement sur elle-même ; tout problème étant technique, ne peut trouver de solution que technique. Ainsi, la pollution engendrée par la technique réclame plus de technique pour résoudre les problèmes qu'elle pose. On songe, par exemple, à créer des bactéries nouvelles ou autres xénoorganismes pour dévorer ou recycler les déchets et les scories du technocosme. La technique engendre des situations telles qu'il paraît bien impossible de s'en sortir sans recourir à encore plus de technique. Internet participe peut-être des solutions techniques à la destruction du lien social due à la société technicienne et contribue à remédier à la « solitude de l'homme moderne » en permettant à des *déracinés* d'entrer dans des communautés virtuelles et de *s'éclater* dans le *deuxième monde* du cyberspace...

Toutefois, l'homme reste le grain de sable qui peut bloquer les rouages les mieux huilés de la mégamachine. Il a une capacité inéliminable de dissidence, même au sein de la soumission apparente. Pour le dire trivialement, c'est du coté de la machinerie humaine que ça coince. Tous les hommes n'acquiescent pas à leur soumission et à leur disparition, en particulier les exclus sociaux. Je crois encore à ce que j'appelle la « pédagogie des catastrophes ». Les dysfonctionnements inéluctables de la mégamachine, contradictions, crises, risques technologiques majeurs, pannes, sont sources d'insupportables souffrances et sont des malheurs qu'on ne peut que déplorer. Cependant, ce sont aussi des occasions de prise de conscience, de remise en cause, de refus, voire de révoltes²⁶. L'histoire de la vache folle est, là aussi, en même temps qu'un bon témoignage de la déraison des hommes, un signal fort qui, espérons-le, contribuera à freiner l'emballement de la « machine » insensée, et si possible à renverser la vapeur. Cette pédagogie des catastrophes me semble rejoindre « l'heuristique de la peur » du philosophe Hans Jonas. « Il vaut mieux, écrit Jonas, prêter l'oreille à la prophétie du malheur qu'à celle du bonheur²⁷. » Cela, non pas par goût masochiste de l'apocalypse, mais précisément pour la conjurer. La politique de l'autruche est en tout état de cause une forme d'optimisme suicidaire.

Pour conclure, on peut dire que la mégamachine tout à la fois réalise et trahit les promesses des Lumières. Elle les réalise en mettant en œuvre le phantasme de la maîtrise rationnelle de l'univers, rêvée par Descartes, Bacon et tous les penseurs de la modernité. Elle les réalise encore en remplaçant,

26. En décembre 1952, le smog londonien aurait tué 4000 personnes en cinq jours ! Cela provoqua une réaction telle qu'on se décida à voter le *Clean Air Act* de 1956.

27. Hans JONAS, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éditions du Cerf, 1990, p. 54.

comme le souhaitaient Henri de Saint Simon et Karl Marx, le gouvernement des hommes par l'administration des choses. Ce faisant, elle trahit la promesse d'émancipation de l'homme. Elle impose, en effet, de plus en plus à l'homme un destin qui lui est étranger. L'exploitation rationnelle du monde devient aussi celle des hommes eux-mêmes. Ceux-ci se trouvent instrumentalisés et réifiés comme rouages de la mégamachine. Elle les soumet à des forces et des exigences qui lui apparaissent comme extérieures. La société moderne qui devait s'autoinstituier, s'instituer elle-même sans recourir à un garant méta-social et rompre ainsi avec l'hétéronomie traditionnelle, qui devait déboucher sur une véritable démocratie autonome d'hommes libres, s'invente les contraintes les plus fortes et les projette dans une invraisemblable « nature des choses » : la main invisible du marché et la loi du progrès.

Bien sûr, ce paradoxe est porté par les Lumières elles-mêmes. Celles-ci prétendaient démystifier les idoles. Et effectivement, elles ont détruit la tradition, les préjugés anciens et les anciens dieux. Toutefois, elles les ont aussitôt remplacés par de nouvelles divinités encore plus puissantes et exigeantes : la Rationalité, le Progrès, la Science, la Technique, le Développement économique, etc. Ces idoles sont l'objet d'un culte, d'une dévotion, d'une sacralisation inouis. Les victimes humaines et animales offertes en sacrifice à ces faux dieux sont innombrables.

Une authentique post-modernité à construire par le *réenchâssement* de l'économique et du technique dans le social ne devrait pas renoncer pour autant au volet émancipateur du projet des Lumières. Il est urgent de *décoloniser* notre imaginaire et de démystifier la démystification... Telle devrait être notre réponse pour tenter de ne pas être dévoré par le sphinx.